

RECIT D'UN VIEUX PAYSAN

(Voir à partir du n° 2)

NOUVELLE

" A ce moment les yeux de Clairette habitués à la petite clarté de l'église, distinguèrent nettement et d'un seul coup la grande figure de M. Blanc, et devant lui Jean... Jean ! à côté de Pérance dont la haute coiffe blanche portait la fleur d'oranger liée d'un ruban blanc.

" Chez nous, ça suffit. Pas de robe blanche ; c'est trop cher. Et à quoi bon ? Pourvu qu'une fille ait le droit de mettre le petit bouquet dans les dentelles de la coiffe, c'est tout. On ne lui en demande pas plus.

" Cette fois Clairette sentit que c'était le coup de la mort qu'elle recevait. Elle dit merci à la sainte Vierge, puisque tout était fini pour elle, et retomba dans le noir où toutes les idées disparaissent.

" La noce s'acheva gaiement. Jean se forçait d'abord un peu pour rire, puis finit par s'y mettre comme tous. Maître Javeau avait tiré son meilleur vin. Le repas fut superbe et dura dix heures. Après ça on dansa et, le soir, plus d'un gars s'aligna sous les buissons et dans les fossés, n'en pouvant plus de boire et de rire.

" Le lendemain M. Blanc eut affaire dans son église et distingua au pied d'une colonne quelque chose de noir qui ne se mouvait pas. On eût dit une personne. Il parla. Ça ne répondit rien. Regardant de près il vit Clairette et la crut morte. Un homme comme lui, ça devine tout, c'est comme la sœur Théophile. A force d'en voir et d'en savoir !

" Elle n'était pas tout-à-fait morte, non, mais elle n'en valait guère mieux. Il comprit ça d'un coup d'œil, et, sans rien dire, la porta chez lui. Elle ne pesait pas lourd, vrai !

" Segonde, sa servante, leva les bras et ouvrit la bouche pour parler. Mais il lui dit sévèrement : — Faisez-vous. Portez cette petite sur votre lit."

" Puis il lui fit respirer quelque chose de fort. A la fin, l'enfant ouvrit les yeux, mais quels yeux ! La mort était écrite au fond. Le curé vit bien qu'il n'y avait rien à faire. Toutefois il envoya à la ville chercher le médecin, pour sa conscience. Ensuite il parla doucement à Clairette. Elle répondit de même, racontant tout, car elle sentait que cette fois, Dieu merci, elle allait partir pour le pays où sa mère était tranquille depuis longtemps.

" Quand elle fut toute préparée pour s'en aller, elle sentit un grand calme intérieur, n'en voulant à personne.

" M. Blanc comprit qu'elle voulait faire sa paix avec tous. Il alla les quérir. La nouvelle se répandit vite. Les choses mauvaises, un vent fou les apporte. Jean resta comme assommé sur place. La Pérance arriva en courant, les yeux noyés. Maître Javeau chôma de fumer sa pipe. Il aurait mieux aimé continuer, mais avec M. Blanc il n'y avait pas à trainer la jambe.

" Quand ils furent tous là, Clairette les mira avec ses yeux plus grands qu'il ne fallait et bien doux.

" On dit que ceux qui s'en vont ont une clarté d'âme particulière. Elle devina ce qu'on ne lui avait pas dit, les jugea tous en charité, les pardonna et leur dit adieu. Puis sa tête se renversa. A quel esprit du ciel tendit-elle ses bras en disant d'une voix si douce qu'on ne l'entendit quasiment pas : — " Je suis Clairette ! "

" Pérance ne la quitta qu'en terre. Jean s'en alla dans le jardin, prit le vieux pommier dans ses bras, et la tête dessus, pleura comme s'il n'était ni un homme ni un soldat.

" Or moi, je vais vous dire pourquoi tout ça est arrivé à cette enfant : — C'est qu'elle n'avait pas de force. Voilà."

PIERRE GAËL

LE CRIME ET SON CHATIMENT

(Voir à partir du n° 1)

DEUXIEME PARTIE

LA LUTTE POUR LA VIE

Et le soleil ?

Et le soleil aux rayons d'argent et d'or, qu'elle avait eu toute sa vie autour de sa petite maison du village, et qui semblait, dans ses yeux avoir laissé comme une étincelle ?

Et le soleil qui donne espoir et joie, qui rend la vie, qui fait chanter ?

Le bon soleil... n'avait jamais paru là... jamais !

Là-haut, — tout en haut, — un coin du mur était parfois éclairé d'une lueur pâle, — vue, d'en bas, comme du fond d'un caveau.

Et c'était tout ! N'était-ce pas assez... pour savoir qu'ailleurs la campagne se gonflait à sa chaleur bienfaisante, les fruits mûrissaient, les moissons se doraient... pour savoir qu'ailleurs aussi, loin par exemple, les forêts mystérieuses étaient baignées d'ombre et que partout, dans les fourrés, dans les arbres, partout où il y avait des feuilles, enfin, piaillaient des oiseaux, qui criaient en se battant ?

Là, dans cet atelier dont le plafond bas paraissait peser de toute sa lourdeur sur la tête des ouvrières, — si bien qu'Albine le touchait de sa main, — là l'obscurité régnait du matin au soir et il fallait allumer le gaz toute la journée.

Une vingtaine d'ouvrières, serrées coude à coude, y travaillaient, étioilées, comme ce qui pousse loin de la bonne lumière, — et jaunes, de ce jaune anémique qui atteignait même les lèvres.

Elles travaillaient en silence, sous l'œil sévère de madame Clinchard.

Chacun de leurs gestes, aux malheureuses, était pour ainsi dire compté, et l'œil, qui fouillait partout d'un seul coup, ne souriait jamais, au contraire, annonçait toujours une dureté.

Une ouvrière avait-elle à demander conseil, elle se dérangeait doucement, sans remuer sa chaise, filant ainsi qu'une ombre en passant derrière les autres, et c'était à voix basse qu'elle parlait.

Madame Clinchard répondait brièvement, par monosyllabes le plus souvent, car parler trop, faire des phrases longues, perdait du temps.

Dans ce silence constant, si profond qu'il eût paru recueilli, si l'endroit eût invité au recueillement, si profond qu'en y sentait une épouvante, s'entendait seulement le bruit sec des aiguilles trouant le linge...

Ou bien, ce que l'on entendait encore, cela, hélas ! souvent, — c'était une toux obstinée, rauque et violente, quoique dissimulée, qui attirait les larmes aux yeux d'une ouvrière...

Madame Clinchard, alors, ne jugeait pas à propos de se retourner ou de prêter attention...